

JEAN DELUMEAU
DOCTOR HONORIS CAUSA

Laudatio Domini Jean Delumeau

Né le 18 juin 1923 à Nantes, Jean-Léon-Marie-Joseph-André Delumeau est une de ces personnalités qui ont marqué profondément le domaine de l'histoire et qui ont mis leur empreinte sur plusieurs générations d'étudiants ou tout simplement de gens intéressés par le passé qui ont lu ses livres, écouté ses conférences ou regardé ses programmes à la télé.



Après des études à l'École Normale Supérieure et une agrégation en histoire, il devient professeur de lycée à Bourges et à Rennes, puis il est détaché à CNRS. Docteur ès lettres en 1955 avec une thèse sur la *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, suivie

deux ans après d'une thèse complémentaire sur *L'Alun de Rome, XV^e-XIX^e siècles*, il commence une carrière académique exemplaire. D'abord maître de conférences, puis professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres de Rennes (1955-1970), Jean Delumeau devient Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, VI^e Section (1963-1978), et en même temps Directeur du Centre Armoricaïn de Recherches historiques (1964-1970). Vient après le moment d'enseigner à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne (1970-1975) en tant que Professeur d'Histoire moderne et directeur du Centre d'Histoire moderne. Il devient membre au Collège de France (1975-1994), Professeur titulaire de la Chaire d'Histoire des Mentalités religieuses dans l'Occident moderne et Directeur associé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (depuis 1978). La reconnaissance de ses mérites scientifiques vient avec son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1988, au fauteuil de Georges Dumézil.

Pour son activité scientifique et culturelle, Jean Delumeau est devenu Commandeur de la Légion d'Honneur, Officier de l'Ordre national du Mérite, Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres et Doctor Honoris Causa de plusieurs universités du monde entier.

A part son activité scientifique, en tant que personnalité engagée dans le social en raison de ses convictions religieuses catholiques et oecuméniques, Jean Delumeau a été membre de la coordination française pour la Décennie de la culture de paix et de non-violence (2001-2010) et Président du Comité national de la commémoration de l'Édit de Nantes.

Sa carrière didactique et scientifique évoquée plus haut nous a suggérée déjà les principales directions d'étude et d'intérêt de l'historien Jean Delumeau. Il commence avec

l'histoire économique, la grande innovation méthodologique de l'École des Annales dans ses premières décennies. Moderniste, dans le sens donné à ce mot en France, où l'histoire moderne commence vers 1500 et s'arrête en 1789, il a dépassé, en amont, les limites chronologiques de sa période de prédilection, comme, par exemple, dans son grand livre *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles): Une cité assiégée*, ou dans la contrepartie de celui-ci, *Le Péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e siècles)*. En fait, la connaissance et la compréhension du Moyen Âge lui ont été essentielles pour suivre l'étude de l'histoire religieuse, un des domaines magistralement représentés par Jean Delumeau. Et il a pu dépasser aussi en aval la période moderne, quand il a analysé le mythe du Paradis ou le millénarisme (*Une histoire du Paradis. II: Mille ans de bonheur*), qui s'est mêlé au socialisme à l'époque contemporaine. En fait, le professeur Delumeau reste le grand historien du Paradis, thème d'ailleurs fondamental dans la mentalité chrétienne. Mais c'est lui qui l'a étudié le premier de manière systématique dans plusieurs ouvrages, réunis pour le grand public en 2010 dans le volume *À la recherche du paradis*.

L'historien s'est intéressé non seulement aux institutions et aux doctrines ecclésiastiques, mais aussi au vécu de la religion au quotidien, à ce que les chrétiens ont expérimenté en termes de leur vie religieuse. C'est ce qui caractérise les autres ouvrages fondamentaux de Jean Delumeau: *Naissance et apparition de la Réforme* et *Catholicisme entre Luther et Voltaire*, dédiés aux grands bouleversements religieux commencés en Europe avec la prédication de Luther (personnalité analysée aussi dans son livre *Le cas Luther*).

La Réforme, qu'elle soit protestante ou catholique, ne peut pas être séparée de la Renaissance, sujet abordé par Jean Delumeau dans son livre *La Civilisation de la Renaissance*

qui a reçu le Grand Prix Gobert de l'Académie française. Génération après génération d'étudiants, y compris en Roumanie, ont accès à l'étude de cette période cruciale pour le développement de la culture et la société européennes grâce à cette synthèse magistrale.

Les livres écrits par Jean Delumeau sont si nombreux et si importants qu'il est difficile d'en faire une sélection, mais ce n'est pas possible de les nommer tous, même si la récitation de la longue liste serait, peut-être, la meilleure idée. Et il faut toujours ajouter les ouvrages collectifs, ou les livres coordonnés par Jean Delumeau, parmi lesquels je me permets de mentionner ici, plutôt par des raisons personnelles, en tant qu'oeuvres qui m'ont beaucoup impressionnée, *Histoire des pères et de la paternité*, *La religion de ma mère: le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, ou *Le Fait religieux*.

Du matériel à la civilisation, des mentalités et représentations à l'histoire du vécu religieux, de l'histoire de la peur à celle de la sécurité, les oeuvres de Jean Delumeau ont profondément marqué les dernières décennies de l'historiographie européenne et mondiale. En même temps, la vie du chrétien, catholique pratiquant mais fervent défenseur de l'oecuménisme, nous offre un véritable modèle moral.

C'est pour toutes ces raisons et pour toutes ses contributions à la culture contemporaine que l'Université de Bucarest est fière d'offrir au professeur Jean Delumeau le titre de *Doctor Honoris Causa*.

Pr Ecaterina Lung

Vice-doyen de la Faculté d'Histoire de
l'Université de Bucarest

Curriculum Vitae Jean Delumeau

Jean-Léon-Marie-Joseph-André DELUMEAU est né le 18 juin 1923 à Nantes. Il est un historien moderniste français, membre de l'Institut et professeur honoraire au Collège de France, spécialiste du christianisme (notamment de la Réforme et de la Contre-Réforme), de l'histoire moderne de l'Europe (en particulier de la Renaissance), de l'histoire de l'Italie et de Bretagne, de l'anthropologie culturelle.

Ancien élève de l'École Normale Supérieure (promotion 1943), agrégé d'histoire (1947), ancien membre de l'École Française de Rome (1948-1950) et docteur ès Lettres (1955), il a enseigné l'histoire au Lycée *Alain-Fournier* de Bourges (1947-1948) et au Lycée *Chateaubriand* de Rennes (1950-1954). Il a été Détaché au CNRS (1954-1955), Maître de conférences puis professeur d'Histoire moderne à la Faculté des Lettres de Rennes (1955-1970), Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, VI^e Section (1963-1978), Directeur du Centre Armoricaïn de Recherches historiques (1964-1970), Professeur d'Histoire moderne et directeur du Centre d'Histoire moderne de l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne (1970-1975), Professeur titulaire de la Chaire d'Histoire des Mentalités religieuses dans l'Occident moderne, au Collège de France (1975-1994), Directeur associé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (depuis 1978).

Il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres depuis le 26 février 1988, au fauteuil de Georges Dumézil (son épée d'académicien lui a été remise le 27 septembre 1989 par

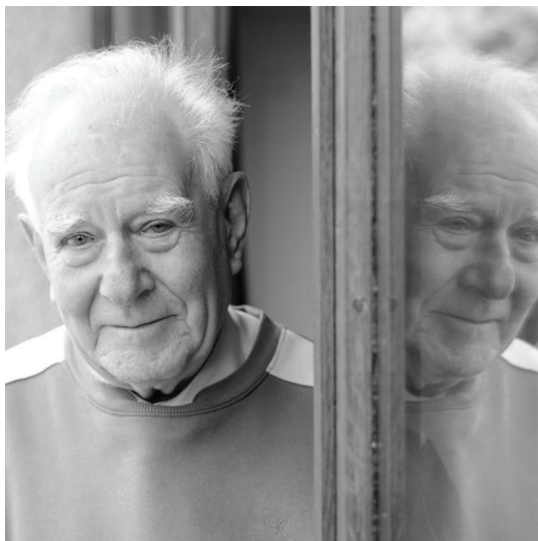
Philippe Wolff), Commandeur de la Légion d'Honneur, Officier de l'Ordre national du Mérite, Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres, Doctor Honoris Causa de plusieurs universités.

Ses ouvrages ont été traduits dans de nombreuses langues (anglais, espagnol, italien, portugais, japonais, roumain, tchèque, hongrois, bulgare).

Jean Delumeau est membre de la coordination française pour la Décennie de la culture de paix et de non-violence (2001-2010) et Président du Comité national de la commémoration de l'Édit de Nantes. Comme grand historien et comme catholique pratiquant, il plaide toujours pour un rapprochement de plus en plus fort et profond entre les Églises chrétiennes, dans l'esprit de l'œcuménisme.

Parmi les ouvrages de Jean Delumeau, on mentionne: *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, 2 volumes; *L'Alun de Rome, XV^e-XIX^e siècles*; *Naissance et affirmation de la Réforme*; *Le Mouvement du port de Saint-Malo, à la fin du XVII^e siècle (1681-1720)* (ouvrage collectif); *La Civilisation de la Renaissance* (Grand Prix Gobert de l'Académie française); *Histoire de la Bretagne* (ouvrage collectif); *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*; *L'Italie de Botticelli à Bonaparte* (nouvelle édition, *L'Italie, de la Renaissance aux Lumières*); *Rome au XVI^e siècle*; *La Mort des pays de Cocagne. Comportements collectifs de la Renaissance à l'âge classique* (ouvrage collectif); *Le Christianisme va-t-il mourir?* (Grand Prix des Écrivains Catholiques); *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles): Une cité assiégée*; *Histoire vécue du peuple chrétien*, 2 volumes (ouvrage collectif); *La Diocèse de Rennes* (ouvrage collectif); *Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisation*; *Le Cas Luther*; *Le Péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e siècles)*; *La Première Communion. Quatre siècles d'histoire (XVI^e-XX^e siècles)* (ouvrage collectif); *Ce que je crois* (Prix de l'Association des Écrivains Croyants de Langue française); *Les Malheurs des temps. Histoire*

des fléaux et des calamités en France (ouvrage collectif); *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*; *Histoire des pères et de la paternité* (ouvrage collectif); *L'Aveu et le pardon. Les difficultés de la confession (XIII^e -XVIII^e siècles)*; *Le Savant et la Foi, des scientifiques s'expriment* (ouvrage collectif); *Une histoire du Paradis. I: Le Jardin des délices*; *La religion de ma mère: le rôle des femmes dans la transmission de la foi* (ouvrage collectif); *Le Fait religieux* (ouvrage collectif); *Une histoire du Paradis. II: Mille ans de bonheur*; *L'Historien et la Foi* (ouvrage collectif); *Des Religions et des Hommes* (avec Sabine Melchior-Bonnet); *Entretiens sur la fin des temps* (avec Jean-Claude Carrière, Umberto Eco et Stephen Jay Gould); *Homo religiosus* (ouvrage collectif); *Une histoire de la Renaissance*; *L'Acceptation de l'autre. De l'édit de Nantes à nos jours* (ouvrage collectif); *Une histoire du Paradis. III: Que reste-t-il du Paradis?*; *Le Paradis*; *Guetter l'aurore. Un christianisme pour demain*; *La plus belle histoire du Bonheur* (avec André Comte-Sponville et Arlette Farge); *Jésus et sa passion* (avec Gérard Billon); *Le Mystère Campanella*; *A la recherche du Paradis*.



L'ITINÉRAIRE D'UN HISTORIEN

JEAN DELUMEAU

Rien ne me prédestinait à la carrière qui a été la mienne: une famille de plus en plus désargentée, une maison où les livres étaient rares, des déménagements qui perturbèrent mes études, de longues et tristes années d'internat dans des écoles religieuses, puis la crainte de ne pas pouvoir, faute de moyens financiers, achever mon cursus d'étudiant. La lumière se fit quand en 1943, à vingt ans, je fus reçu à l'École Normale Supérieure: j'avais désormais la certitude de pouvoir terminer mes études et, en même temps, la possibilité de les poursuivre dans ma discipline préférée: l'histoire.

Mais, avant de franchir cette étape, une autre «grâce» me fut donnée: en «première supérieure», en 1940-1942, dans un lycée (non confessionnel) de Marseille, j'eus la chance de rencontrer des professeurs et des camarades qui me firent connaître un autre christianisme que celui, doloriste et répétitif, dans lequel j'avais grandi. Ils me révélèrent une religion ouverte sur la vie, tolérante et même souriante. Deux de mes professeurs étaient de fervents protestants et je compris alors qu'on pouvait être protestant, bon chrétien et enseigner dans un lycée d'État: ce que je n'avais pas imaginé auparavant. L'un d'eux trouva ensuite une mort héroïque dans la résistance. Entre camarades l'entente était bonne. Pour la première fois je me trouvais dans une école mixte. J'ignorais tout des filles, n'ayant qu'un frère aîné. Or dans cette préparation à «Normale supérieure», les éléments les plus dynamiques étaient des filles, à la fois gaies, sportives et très impliquées dans des groupes d'étudiants catholiques. Par ailleurs je fis la connaissance d'un camarade, devenu ensuite un ami, dont il était évident qu'il voulait être prêtre. Inlassablement serviable, il était aimé de

tous, croyants ou incroyants. Devenu dominicain, il a passé toute sa vie en Haïti. Mes deux années à Marseille m'ont profondément marqué et expliquent beaucoup de mes choix ultérieurs dans mon parcours d'historien et aussi dans mon engagement actuel pour que l'Église ne revienne pas en arrière de Vatican II.

1947 fut une année faste pour moi: en août je fus reçu à l'agrégation d'histoire et en septembre je me mariaï avec une étudiante en médecine rencontrée à Paris et maintenant décédée. Elle appartenait à une famille assez aisée, avec de solides traditions qui me manquaient. De nos trois enfants, l'un est devenu historien (médiéviste), les deux autres sont médecins. À la maison on parlait plus de médecine que d'histoire. Ma vie d'enseignant s'est partagée entre Rennes (en Bretagne) et Paris. Mais notre logement principal a toujours été à Rennes, la ville de ma femme. Actuellement, je vais chaque semaine à Paris; mais j'habite une localité verdoyante à proximité immédiate de Rennes.

Mon itinéraire d'historien ne s'explique pas seulement par des motivations religieuses. Si j'ai d'abord opté pour l'étude de Rome au XVI^e siècle, c'est parce que l'Italie m'attirait et, notamment celle de la Renaissance, dont les historiens français avaient surtout étudié jusque-là les réalisations artistiques et littéraires. Or, au moment de choisir un sujet de thèse et de partir pour l'École Française de Rome, en 1948, Gaston Zeller, alors professeur d'histoire moderne à la Sorbonne, me suggéra avec sagesse de me pencher sur la vie économique de Rome au XVI^e siècle – sujet jusqu'alors complètement négligé. J'ai suivi ce conseil et je m'en suis bien trouvé. Ma thèse sur *La vie économique et sociale de Rome au XVI^e siècle*, parue en deux volumes en 1957-1959, me valut plus tard la médaille d'or de la ville de Rome. Toutefois mon principal conseiller fut Fernand Braudel. Mais, à l'époque, les

professeurs du Collège de France ne pouvaient pas diriger des thèses. Ce qu'ils peuvent depuis 1967, mais avec obligation que les thèses soient inscrites dans une université: ce qui complique les choses. La raison de ce qui peut paraître une anomalie est que le Collège de France n'est pas une université. Institution unique en son genre, elle ne délivre aucun diplôme et ne prépare à aucun débouché. Elle enseigne uniquement la recherche.

Fernand Braudel, auquel je reviens, m'avait aussi engagé à rechercher dans les archives romaines le «dossier de l'alun» - sujet dont j'ignorais tout. Dans les économies d'ancien type, la principale industrie était celle du textile. L'alun, sulfate double d'aluminium et de potassium, était indispensable pour dégraisser les étoffes et fixer les couleurs. Sans alun l'industrie textile d'Italie, des Flandres, de Normandie s'arrêtait. Or, au Moyen Âge, l'alun venait de l'actuelle Turquie. L'avancée ottomane au XV^e siècle coupa cette route. On chercha alors fébrilement des mines d'alun en Occident et, en 1460, on en trouva de très riches dans les monts de La Tolfa, à 80 kilomètres de Rome. Le début de leur exploitation fut brillant. Mais les historiens perdaient la trace de l'alun romain après 1520. D'où l'invitation de Fernand Braudel à retrouver cette trace. Ce que je pus réussir, non sans de longues recherches à l'Archivio di Stato de Rome. Le livre (1962) où je donnais les résultats de ma découverte fut traduit en italien par les soins des deux petites villes situées maintenant sur le territoire des anciennes mines (dont l'activité ne cessa qu'à la fin du XVIII^e siècle). Un musée a été créé sur place à partir de mes recherches et, quand j'ai été fait citoyen d'honneur des deux localités réunies, j'ai été ému par le fait que leurs habitants actuels me remerciaient de leur avoir restitué leur passé, qui était d'ordre économique. Car les mines d'alun de la Tolfa furent longtemps les plus importantes d'Europe.

Je n'ai donc pas commencé ma carrière en spécialiste des questions religieuses, mais en historien des problèmes matériels – c'était la grande tendance des années 1950 – et avec l'Italie comme lieu privilégié de mes recherches. Je suis d'ailleurs revenu à des sujets italiens plusieurs fois au cours de ma carrière. En 1974 je publiai une *Italie de Botticelli à Bonaparte*, spécialement destinée aux étudiants; et assez récemment j'ai, par curiosité personnelle, consacré quatre années à *Campanella* (2008), personnage de roman, prophète millénariste, trente ans prisonnier, défenseur de Galilée, mais aussi astrologue d'Urbain VIII, puis de Richelieu. Reste que mon horizon s'était élargi dès après la fin de mon travail sur l'alun. Car on me demanda bientôt une *Civilisation de la Renaissance* (publiée en 1967) couvrant tout l'espace européen et tous les aspects de cette période, y compris, naturellement, les conflits confessionnels.

Ici prend place une anecdote significative. Il y a quarante ans, Paul Lemerle, professeur au Collège de France, et Robert Boutruche, médiéviste à la Sorbonne, lançaient la collection «Nouvelle Clio», que je codirige aujourd'hui. Robert Boutruche passait ses vacances dans la même localité que moi dans la Vallée de Chamonix. Un jour, il vint au chalet et me proposa d'écrire un livre dans la collection naissante. Il apportait une liste de titres possibles sur le XVI^e siècle. Il s'attendait à ce que je choisisse un sujet d'histoire économique, compte tenu de mes travaux antérieurs. Je n'avais prévu ni sa visite, ni sa proposition. Or je m'entends encore lui répondre «Je choisis la Réforme». Je fus le premier surpris d'avoir donné cette réponse tout à trac. Quand il eut quitté la maison l'idée me traversa de courir après lui sur la route pour lui demander un délai de réflexion. Mais je ne le fis pas et j'écrivis *Naissance et affirmation de la Réforme* (1965). Le souvenir de mon professeur protestant de Marseille mort dans

la Résistance fut certainement une raison déterminante de ma décision.

Ce rappel biographique me conduit à réfléchir sur les sujets de mes cours et de mes livres. Le hasard et des motivations personnelles se sont étroitement mêlés dans mes choix. Ainsi, dans le cas que je viens d'évoquer et dans la suite de mes entretiens avec Robert Boutruche, je fus amené à lui dire que, entreprenant un livre sur La Réforme, je souhaitais pouvoir en rédiger ensuite un autre, parallèle, sur la Contre-Réforme (que je préfère appeler la Réforme catholique). Il accéda à ma demande. Ainsi ai-je été conduit à écrire plus tard *Le catholicisme entre Luther et Voltaire* (1971), toujours dans la collection «Nouvelle Clio». C'est dans les «questions et débats» qui forment la troisième partie du livre que j'ai mis en doute la formule trop simpliste du «Moyen Âge chrétien», tout bonnement parce que le Moyen Âge a duré très longtemps et qu'il faut, en saine méthode, distinguer «chrétienté» et «christianisation». Je rejoignais Georges Duby qui avait écrit: «(jusqu'au XIV^e siècle) le christianisme n'était vécu que par de rares élites. Au terme du retournement qui se produit (alors), il apparaît désormais comme une religion populaire». En Europe et dans le vécu quotidien des masses l'apogée de la christianisation me paraît s'être situé à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e.

Refermant cette parenthèse, je reviens à la question du choix des sujets d'enquêtes. Après *Le catholicisme entre Luther et Voltaire* et dépouillant en 1972 des revues et des bibliographies, je découvris avec surprise que le thème de la peur avait jusque là été largement négligé par l'historiographie, notamment pour la période XV^e-XVIII^e siècle qui m'était devenue relativement familière. Je résolus de combler cette lacune. Mais pourquoi m'étais-je aperçu de ce vide historiographique sur la peur? Alors revinrent en moi le

souvenir des peurs de mon enfance et les «Litanies de la bonne mort» qui nous étaient lues chaque premier vendredi du mois dans l'école salésienne de Nice où je fus parachuté à onze ans. Dans l'introduction de *La peur en Occident* (1978), j'ai reproduit en entier les quatorze strophes de ces litanies. Voici l'une d'entre elles: «Quand mon visage, pâli et creusé par la souffrance, provoquera la compassion, et que les sueurs de mon front feront prévoir mes derniers instants, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi». Toutes les strophes sont de la même encre. Elles étaient suivies d'un *Pater* et d'un *Ave Maria* «pour celui d'entre nous qui mourra le premier».

La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e s.) n'est pas spécialement un ouvrage d'histoire religieuse, bien que cette dimension y soit naturellement présente. Mais en cours de rédaction je m'aperçus qu'une nouvelle tâche s'imposait à moi: écrire celui qui est devenu le plus gros de mes livres, *Le péché et la peur* (1983) et qui fut pour moi générateur d'angoisses. Je fus accablé par les textes que je découvrais. Je faillis m'arrêter en cours de route, saisi d'inquiétude à la pensée de livrer à l'édition des documents qui donnaient une image noire d'un certain christianisme, surtout occidental. Historien chrétien et déjà connu comme tel, quelle responsabilité de rendre public un tel dossier! Des religieux très attachés à leur Église m'encouragèrent à persévérer, me fournissant à l'occasion des pièces à conviction. Pour eux mon livre constituait une thérapie. En montrant avec une loupe grossissante, à partir de documents nombreux et impressionnants, que des théologiens et des prédicateurs, catholiques et protestants, avaient jadis tenu des discours excessifs sur le «petit nombre des élus» et «la masse de perdition», on retirait à cette «pastorale de la peur» une grande partie de sa crédibilité. Du coup on rassurait des gens qui avaient été élevés, non dans la crainte de Dieu, mais dans la peur de Dieu. J'ai tiré de ce dossier la conviction

que la «pastorale de la peur» a été un facteur important de déchristianisation.

De même que j'avais fait suivre *Naissance et affirmation de la Réforme du Catholicisme entre Luther et Voltaire*, de même j'avais pris en moi-même la résolution, dès le début de la rédaction de *La peur en Occident*, d'enquêter ensuite, et en contrepartie, sur l'histoire du sentiment de sécurité, puis sur l'espérance du paradis dans la civilisation occidentale. Je ne voulais pas rester prisonnier de l'enfer. Toutefois le risque inhérent à ce projet est qu'il allait me demander beaucoup de temps. Effectivement, il m'a fallu vingt-huit ans pour le réaliser: de 1972, début du travail sur la peur, à 2000, année de publication de *Que reste-t-il du paradis?* Certes, durant tout ce temps, j'ai écrit aussi d'autres livres. Mais ma principale occupation intellectuelle a bien été ce long cheminement de la peur à l'espérance traitées, l'une et l'autre, comme des «objets historiques».

Mon parcours s'est effectué en trois étapes. Après la première consacrée à la peur, je me suis penché sur l'histoire du sentiment de sécurité, répondant à une invitation de Lucien Febvre qui, dans le compte rendu d'un ouvrage sur les assurances (1952), avait posé la question: comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'histoire du sentiment de sécurité? Ma réponse s'est exprimée dans deux livres: *Rassurer et protéger* (1989) et *L'Aveu et le pardon* (1990). Puis, j'ai abordé la dernière étape du parcours, en traitant du paradis dans une trilogie. *Le Jardin des délices* (1992) a étudié les aléas du mythe du Paradis Terrestre dans l'histoire occidentale. Je me suis ensuite penché sur le millénarisme comme espérance de retrouver un paradis ici-bas, selon la promesse du chapitre 20 de l'Apocalypse, cette espérance se laïcisant aux XVIII^e-XX^e siècles en idéologie du progrès et en socialisme (*Mille ans de bonheur*, 1995). Enfin, j'ai analysé les composantes du

paradis chrétien, admiré les textes, les images et les musiques qu'il a suscités et posé la question: qu'est devenu, à partir de Galilée, ce paradis auparavant localisé dans les cieux de la cosmographie d'Aristote? (*Que reste-t-il du paradis?*, 2000). À la demande de l'éditeur (Fayard), j'ai travaillé à synthétiser ces trois volumes en un seul, à destination d'un large public (*À la recherche du paradis*, 2010).

J'ai été parfois gêné dans l'élaboration de ces livres par l'absence de modèles à suivre, cependant je dois beaucoup pour le traitement de ces «objets historiques» à ce qu'on a longtemps appelé «l'École des Annales». Lorsque j'étais à l'École Normale Supérieure, je lus la *Société féodale* de Marc Bloch (2 vol., 1939-1940) qui fut pour moi une révélation: l'étude des sentiments collectifs et des comportements quotidiens dans une société donnée m'apparut désormais comme une tâche historique majeure. Le souvenir de ce livre a été ensuite présent en filigrane dans la plupart de mes livres. Beaucoup plus tard, en 1960, l'ouvrage de Philippe Ariès, *L'enfant et la vie de famille dans la France d'Ancien Régime*, me remplit d'une profonde admiration. Même si des critiques ont été adressées à son auteur, dont il a d'ailleurs tenu compte, je persiste à penser qu'il s'agit d'un chef d'œuvre au même titre que la *Société féodale* de Marc Bloch. Quant à Lucien Febvre, co-fondateur avec Marc Bloch de «l'École des Annales» et dont le *Martin Luther* est resté célèbre, il fut pour moi un éveilleur par la pertinence de ses questionnements historiques, qui m'ont toujours impressionné.

J'ai précédemment évoqué Fernand Braudel. Je reviens vers lui un instant. Car il ne m'a pas seulement indiqué des pistes à creuser, mais il m'a, plus encore peut-être, suggéré une méthode de travail, bien qu'il n'ait pas été lui-même attiré par l'histoire religieuse, ni même, plus largement, culturelle. Mais son regard sur de larges espaces et sur la «longue durée» m'a

séduit dès la lecture de son grand livre sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1^{ère} éd., 1949). J'ai alors admiré l'ampleur de sa documentation et ses immenses lectures. J'ai appris à son exemple qu'avant d'écrire des livres d'histoire, il faut d'abord beaucoup lire et savoir replacer son sujet d'investigation dans un large panorama. Enfin, Fernand Braudel était un écrivain, comme Marc Bloch, Philippe Ariès ou Georges Duby, dans la tradition à la fois de Voltaire et de Michelet. Un historien, selon moi, doit s'efforcer, si possible, de toucher un assez vaste public cultivé.

Large documentation: concrètement, qu'est-ce à dire? Je répondrai par quelques exemples significatifs. Pour la *Peur en Occident*, j'ai notamment dépouillé les chroniques de la peste, des ouvrages de démonologie, des récits des voyages en mer, les écrits des folkloristes; pour *Le péché et la peur* des traités sur le *contemptus mundi*, les écrits des casuistes, d'innombrables sermons, sans oublier l'iconographie des danses macabres; pour *Rassurer et protéger* les très riches rituels diocésains, les recueils de prières, les cantiques (notamment luthériens). L'histoire du paradis terrestre m'a conduit des commentaires de la Genèse à la naissance de l'évolutionnisme; puis j'ai suivi, pour l'évolution du millénarisme, une littérature, d'abord eschatologique (à la suite de l'historienne anglaise Marjorie Reeves), puis, axée vers le progrès et le socialisme. J'ai enfin essayé de retracer les représentations que l'Occident s'est faites de l'au-delà à travers textes et images depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au XIX^e siècle.

Si j'essaie avec le recul du temps de regrouper ma production historique sous quelques préoccupations majeures je retiendrai surtout deux thèmes qui se sont alimentés l'un l'autre. Le premier est celui de «vécu religieux». J'ai intitulé ma leçon inaugurale au Collège de France, en 1975, «le prescrit

et le vécu»; et le titre de ma chaire était «Étude des mentalités religieuses dans l'Occident moderne». Je n'ai en effet jamais voulu restreindre l'histoire religieuse à celle des doctrines et des institutions ecclésiastiques. M'intéressent plutôt la façon dont la religion est vécue au quotidien aux différents niveaux de la société et la dialectique entre ce vécu et l'enseignement donné par les Églises. Il y a là un inépuisable champ d'étude ouvert à toute période et en tout pays.

En 1977 je publiai un essai intitulé *Le christianisme va-t-il mourir?* qui fit du bruit, mais obtint le prix annuel des «écrivains catholiques» de langue française. Il comportait en annexe ma «leçon inaugurale». Derrière ce livre, récemment réédité, il y avait, encore une fois, un souvenir de jeunesse. Car mon professeur d'histoire en «première supérieure» à Marseille, catholique fervent, était lui-même préoccupé par la déchristianisation qui s'était manifestée pour la première fois publiquement en France sous la Révolution. Il recherchait les causes de cette explosion inattendue. Cette interrogation m'a ensuite accompagné toute ma vie et a rejoint ma recherche du vécu religieux à travers le temps et l'espace. En 1981 parut un recueil de mes articles, *Un chemin d'histoire*, dont le sous-titre était *Chrétienté et christianisation* et j'ai intitulé mon intervention à mon dernier séminaire, en 1994: «L'historien chrétien face à la déchristianisation». En effet une de mes certitudes historiques, comme je l'ai signalé plus haut, est que la christianisation des masses en profondeur a été beaucoup plus lente à se réaliser que l'établissement du pouvoir politico-religieux dans la défunte chrétienté et qu'elle n'a jamais été complète: ce qui apparaît au grand jour à présent.

Reste la question de savoir ce que le public a retenu de mon enseignement oral et écrit. Est-ce à moi de répondre à cette question? Je peux simplement indiquer qu'il y avait beaucoup de monde à mon cours au Collège de France, où j'ai

présenté l'essentiel de mes sept livres échelonnés de *La peur en Occident* à *Que reste-t-il du paradis?* En outre, les chercheurs de mon séminaire, lors de mon départ à la retraite, mirent sur pied un volume d'hommage, *Homo religiosus; autour de Jean Delumeau* (724 p.) publié en 1997, et rassemblant 87 contributions, dont 21 rédigées par des collègues de 12 pays étrangers.

Je tiens ici à évoquer mon séminaire du Collège de France. Nos réunions hebdomadaires regroupaient environ vingt-cinq personnes, se renouvelant au cours des années. Il s'agissait de chercheurs confirmés, mais souvent plus jeunes que moi, soit déjà professeurs d'universités à Paris ou en province, soit rattachés au CNRS (Centre de la Recherche Scientifique). Le travail a revêtu deux aspects différents. Certaines années j'invitais des historiens, mais aussi des sociologues et des psychologues, français ou étrangers, à nous présenter leurs nouveaux livres ou leurs recherches en cours dans le domaine du vécu religieux. L'exposé de chacun de ces invités était suivi d'une discussion très ouverte, mais toujours courtoise et amicale. Nous invitions un chercheur pour nous instruire auprès de lui, non pour lui dire des méchancetés.

Mais d'autres années le travail était différent. Je proposais au groupe, ou/et à des spécialistes extérieurs un thème historique jusque-là peu étudié et qui méritait un approfondissement; et nous décidions d'y consacrer un ouvrage collectif à réaliser durant l'année universitaire suivante. Cette décision était souvent prise dans un «bistrot» du quartier latin où nous avons l'habitude de nous retrouver à la sortie du séminaire. Le sujet du livre était alors définitivement arrêté ainsi que son découpage en chapitres et chacun, en fonction de ses compétences, choisissait celui qu'il rédigerait. Durant l'année universitaire suivante, les co-auteurs présentaient une première rédaction de leur texte, soumis ainsi à la critique

(toujours courtoise) des autres, puis passaient à la rédaction définitive. De notre séminaire sont ainsi sortis plusieurs ouvrages, qui ont trouvé sans difficulté des éditeurs. Il s'est agi de: *Histoire vécue du peuple chrétien* (2 vol., 1979), *La première communion. Quatre siècles d'histoire, XVI^e-XX^e siècle*, 1987), *Histoire des pères et de la paternité en France* (1989), *La religion de ma mère* (1992), *L'historien et la foi* (1995). Notre recherche sur la première communion en France est sortie d'une suggestion de Lucien Febvre qui s'était un jour étonné qu'il n'y ait pas d'histoire de la première communion. La plus ancienne mention de ce rite que nous ayons retrouvée en France remonte à 1593. Quant à l'interrogation sur le rôle ancien des femmes dans la transmission de la foi, elle résulte du constat actuel que ce rôle a été sous-estimé par l'Église.

Je ne donnerai que quelques indications sur l'audience de mon enseignement et de mes livres, sachant, depuis l'Écclésiaste et avec Bossuet, que «tout est vanité». Le total des traductions de mes livres est de l'ordre de 80 en 15 langues. Mais plus amusantes sont quelques précisions anecdotiques. Un jour, le directeur des Éditions Fayard me demanda si j'accepterais de prendre la direction d'un ouvrage qui serait intitulé *Le fait religieux* et serait un panorama des grandes religions du monde. J'acceptai et je parvins à réunir une équipe internationale dont chaque membre expliquerait ce qu'est sa propre religion. Ainsi une universitaire indienne se chargea de l'hindouisme et un japonais d'une université de Tokyo du shintoïsme. Or ce livre de 780 pages (!) paru en 1993 connut le succès et de nombreuses traductions, notamment en Europe et en Amérique latine; et, du moins en français, l'expression «fait religieux» dont je ne suis pas l'inventeur mais seulement le vulgarisateur, a fait fortune. On la trouve tous les jours dans la presse et autres médias.

Un succès en entraîna un autre. En 1994 naquit en France la 5^{ème} chaîne publique de télévision à vocation pédagogique, au moment où le gouvernement rendait obligatoire l'enseignement du «fait religieux» dans les classes secondaires (entre 10 et 17 ans). Le directeur de la 5^{ème} chaîne me demanda de construire un programme en relation avec mon récent livre. Le projet fut réalisé sous la forme de 46 émissions de 13 minutes chacune dans lesquelles, m'adressant à des élèves d'environ 14-15 ans, j'essayais de façon claire et concise de leur faire connaître chacune des grandes religions actuelles. Ces émissions sur *Les Religions et les Hommes* furent présentes sur la 5^{ème} chaîne durant toute l'année 1996, puis furent rediffusées en 1997. Depuis, elles passent en boucle chaque semaine, par petites tranches de 13 minutes, sur une chaîne câblée non confessionnelle et tous publics, nommée «Toute l'histoire»: soit environ six passages par semaine actuellement. Le texte des émissions et l'illustration qui les accompagne ont fait l'objet d'un livre publié en 1997, qui a été traduit... en chinois (et en Chine populaire) en 2009.

Je demeure surpris de ce résultat. Mais j'y vois surtout une demande de religieux de la part d'un public désorienté qui, dans le monde entier, cherche Dieu à tâtons à travers différents messages. J'y vois aussi un acquiescement silencieux à une affirmation du théologien catholique Pannikar, de père hindou: «Qui ne connaît que sa religion ne la connaît même pas». En tout cas, je veux encore croire à la réussite de l'œcuménisme entre chrétiens et à l'importance du dialogue interreligieux. Je me déssole donc devant l'abandon par Rome de l'appellation «Églises sœurs» et devant l'arrêt des rencontres d'Assise. Cet isolement volontaire, motivé par la crainte du «relativisme», rejoint la mentalité de «citadelle assiégée» que j'avais mise en relief dans *La peur en Occident*.

Notes

Le projet a été initié et coordonné par
M. Filip-Lucian Iorga

L'événement a été organisé avec le soutien de

La Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest
(Mme. Ecaterina Lung, Mme. Daniela Zaharia)

La Fondation Culturelle *Erbiceanu*
(Président d'Honneur: M. le Professeur Neagu Djuvara;
Président Fondateur: M. Constantin Laurențiu Erbiceanu)

Le *New Europe College* – NEC
(Mme. Anca Oroveanu)

Le Centre d'histoire de l'imaginaire de l'Université de Bucarest
(M. le Professeur Lucian Boia)